Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 26 (1989)
Heft: 937

Rubrik: Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Généalogie

Horreur! Le petit monstre hongrois a de nouveau frappé! Judith Polgar, grand-maître international des échecs à douze ans, c'est-à-dire plus jeune que l'inoubliable Bobby Fischer, qui devint champion du monde en 1972 — elle est créditée de 2600 points ELO et des poussières, plus que n'importe quel joueur suisse, Kortschnoï mis à part, et pulvérise des maîtres chevronnés avec une désinvolture incroyable. Et une fille, encore — ça, c'est le pire de tout!

Dieu le Père avait-Il prévu toutes les conséquences, lorsque, au Trias, voici 400 millions d'années, Il s'engagea dans la voie qui de fil en aiguille devait nous amener là où nous en sommes aujourd'hui: les filles d'Eve de plus en plus présentes, dans mille et un contextes — l'éternel féminin, quoi, comme disait celui dont la belle-mère n'achevait pas de mourir.

A ce propos, j'ai souscrit à une réédition de la revue *Die Sammlung*, publiée par Klaus Mann, le fils de Thomas, le neveu de Heinrich Mann, le frère d'Erika Mann et de Golo Mann, dont on vient de publier les souvenirs — revue anti-fasciste et anti-nazie qui parut dans les années 1933-1934 en Hollande, sous le patronage d'André Gide, d'Aldous Huxley et de Heinrich Mann; avec la collaboration, entre autres, de Brecht, de Döblin, d'Einstein, de Feuchtwanger, d'Else Lasker-Schüler, d'Emil Ludwig, de Romain Rolland, de Joseph Roth, de Sforza, d'Ernst Toller, de Jakob Wassermann, d'Arnold Zweig, c'est-à-dire, en ce qui concerne l'Allemagne, de la plupart des grands écrivains de l'époque, qui avaient pour commune particularité d'être violemment opposés au nazisme, et d'ailleurs souvent d'origine juive.

Une telle revue nécessitait des moyens financiers dont le rédacteur était dépourvu. Et c'est là que je rejoins ce que je disais plus haut: un mécène se trouva pour avancer l'argent nécessaire — en la personne d'Anne-Marie Schwarzenbach, eh oui! petite-fille du brave général Wille, nièce du colonel-commandant de corps Wille, le rival du général Guisan; cousine germaine, si je ne me trompe, de James Schwarzenbach! C'est là qu'on voit que le dicton qui affirme que «bon sang ne saurait mentir» se trompe quelquefois, et que ceux qui pensent qu'à père avare succède un fils prodigue sont plus près du vrai que ceux qui vont répétant: *«Tel père, tel fils...»*

On imagine le désespoir de la pauvre mère, Marie-Renée Schwarzenbach, née Wille, et par sa propre mère von Bismarck: sa fille bien-aimée, qu'elle avait élevée avec le plus grand soin — à la cravache, «qui aime bien châtie bien»: excellente écuyère, Marie-Renée confondait, dit-on, un peu enfants et chevaux — qui se commettait, d'abord à Berlin, puis à Zurich, avec des Juifs, des communistes, des drogués et des homosexuels! De fil en aiguille, la malheureuse se rendit à Moscou, au Congrès des Ecrivains soviétiques (été 34). A son retour, ne supportant plus l'atmosphère de sa famille, elle fit une tentative de suicide; on l'interna dans une maison de repos, où elle mourut bientôt. Sur le conseil de la mère, la grand-mère Wille-von Bismarck crut bien faire en détruisant le *Journal* qu'elle laissait derrière elle, fort probablement plein de choses... fâcheuses! ■

CINEMA

«A Corps perdu»

(*pi*) Pierre a trois cicatrices. La première, sur la lèvre inférieure, contribue à lui donner cet air baroudeur, mi Bruno Ganz, mi Bruno Cremer: un physique bien carré, des épaules solides qui ne masquent pourtant pas une grande sensibilité ni la fragilité de ce que l'on croit être des certitudes.

La deuxième, il se l'est faite au Nicaragua, où il a enregistré, autant sur pellicule que dans sa mémoire, deux assassinats. Et s'il comprend, à travers cette mère en pleurs, qu'en tant que spectateur-voyeur il est aussi complice et assassin, il ne voit pas que le même rapport existe avec sa troisième blessure, celle du cœur.

On ne peut s'empêcher de songer, en regardant *A Corps perdu*, à deux autres films. La référence quasi automatique, incontournable, c'est *Pourquoi pas !*, de Coline Serreau, qui mettait aussi en scène un «couple» de trois personnes: deux hommes et une femme. Mais *Pourquoi pas !* — époque oblige — traitait du possible. *A Corps perdu*, c'est la démonstration arithmétique que trois ne se divise pas par deux, que la rupture laisse un solitaire au moins, trois probablement.

L'autre référence, c'est évidemment le précédent film de Léa Pool, *Anne Trister*. Plusieurs arguments semblables: un événement marquant pour un des personnages se passant en terre étrangère; l'homosexualité; les cicatrices du cœur. Mais que de chemin parcouru. *A Corps perdu* est un film sans compromis: les images nous sont assénées, tout comme la musique et les dialogues que la rareté rend (trop) précieux.

Mais si certains thèmes sont parfaitement maîtrisés, tels que l'homosexualité traitée comme une chose banale, ce qui lui enlève son habituel côté caricatural, l'insistance sur d'autres a parfois quelque chose d'agaçant. Ce que le spectateur a compris en une image, l'auteure nous le répète trop souvent, en couleurs, en noir et blanc et au ralenti.

La véritable performance du film, c'est de nous faire découvrir, derrière les photos de Montréal que prend Pierre (mais qu'a prises Luc Chessex), un homme capable d'exprimer ses sentiments, de les vivre jusqu'au bout pour s'en sortir finalement mieux que ses deux ex-amant-e-s, qui n'ont pas osé la coupure totale. Pierre la subit et réagit. Derrière l'armoire à glace, il y a des larmes. Une composition rare au cinéma. ■

A Corps perdu, de Léa Pool, avec Matthias Habich, Michel Voïta, Johanne-Marie Tremblay.